

ELLE CULTURE

COUP DE CŒUR

C'ÉTAIT DEMAIN

ÉLUE CAPITALE MONDIALE DU DESIGN 2020, LILLE FOISONNE D'ÉVÉNEMENTS. PARMIS EUX, L'EXPOSITION « SENS FICTION », PLONGÉE DANS LES IMAGINAIRES QUI ONT FAÇONNÉ NOS MODES DE VIE. PAR SOLINE DELOS



« Les Sens communs ».



« L'Instinct matériel ».

Dès les années 1920, Hugo Gernsback avait déjà tout imaginé, ou presque. Star aux États-Unis, l'éditeur et romancier visionnaire publie des revues dans lesquelles il met en récit ses inventions, créant au passage le terme de science-fiction. Sur les couvertures de ses fanzines qui tapissent collées serrées les murs d'une des salles de « Sens fiction », tout est là : la télévision, le fax, le casque WiFi, la machine à retranscrire les paroles, la chirurgie à distance via les écrans... Un excellent condensé d'une exposition aux confins du design, de la culture et de l'industrie, qui raconte comment bandes dessinées, séries et films de science-fiction ont nourri les imaginaires et inspiré aux inventeurs nombre de nouveaux objets. Et le designer Ramy Fischler, co-commissaire de l'expo, de souligner comment « Steve Jobs a sans doute eu l'idée de son iPad en regardant « 2001, l'Odyssée de l'espace », en particulier le passage où David Bowman et Frank Poole communiquent à distance via une tablette ». Ou comment Martin Cooper, figure phare de Motorola, « s'est inspiré de "Star Trek" et du capitaine Kirk parlant dans son communicateur pour imaginer le premier téléphone portable ». Dans une déferlante d'écrans et d'images, le parcours revient aussi sur la façon dont, à partir des années 1940, les industriels ont organisé de grandes messes commerciales préfigurant les usages de demain. Une manière de faire adhérer à leurs scénarios du futur des millions d'Américains. Mais, depuis quelques années, la machine tourne en rond, constate Ramy Fischler, « l'avenir se cale toujours sur la fiction d'hier et les récits d'anticipation tournent autour des mêmes idées de mondes dystopiques et anxieux ». Les commissaires ont alors proposé à des écrivains comme Jean Echenoz ou Maylis de Kerangal de s'emparer des enjeux de demain – le rapport au vivant, le monde professionnel... – pour les projeter avec optimisme à l'horizon 2120. Histoire de relancer la machine à rêves et d'en finir avec le « no future » ? ■

« SENS FICTION », jusqu'au 15 novembre, Tripostal, Lille (59). designscapital.com



MUSIQUE

De Lalamour

LANA DEL REY S'OFFRE UN INTERLUDE « SPOKEN WORD » DANS UN NOUVEAU DISQUE BOULEVERSANT.

PAR FLORENCE TRÉDEZ

« My life is my poetry/ My lovemaking is my legacy ». Ces quelques vers sont extraits de « Salamander », l'un des quatorze poèmes écrits et récités par Lana Del Rey dans son nouvel album de spoken word, « Violet Bent Backwards Over the Grass ». Sommet de kitsch candide pour les uns, apothéose de la geste « Lana Del Reyienne » pour les autres, cet audiobook est mis en musique par Jack Antonoff, déjà complice sur « Norman Fucking Rockwell ! ». On y retrouve tout ce qu'on aime (ou pas) chez la sad queen californienne : la fascination pour Los Angeles, la nostalgie des sixties, des chagrins d'amour en pagaille (alors qu'elle avoue dans l'un de ses poèmes n'être « jamais vraiment tombée amoureuse ») et une grande délicatesse. Même si la forme adoptée ici, du freestyle agrémenté de quelques rimes de mirliton, est assez loin de ses sources d'inspiration (Sylvia Plath et les poètes beat), on reste scotchés par sa capacité à faire naître sous sa plume de puissantes images visuelles. Et on adore l'imaginer, comme dans « Sport Cruiser », fermant les yeux sur le parking de son supermarché préféré et cherchant désespérément à deviner, comme le lui a conseillé son moniteur de voile, d'où vient le vent. Il faut être une vraie poétesse pour se décrire ainsi. « VIOLET BENT BACKWARDS OVER THE GRASS » (Polydor).